

Le monument dérobé

Autor(en): **Pagnard, Rose-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555219>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le monument dérobé

par Rose-Marie Pagnard

Parfois des oiseaux, un cheval, ont sauvé les ruines d'un amphithéâtre

«Tlön Uqbar Orbis Tertius»,
Jorge Luis Borges

L'hiver, pareil à celui qui m'accueille, recommence ses rigueurs et le ciel tient ses promesses de neige et de corneilles arrogantes. Je pourrais confondre ce jour avec celui de mon arrivée, imaginer qu'en cet instant seulement je franchis les murs antiques de la cité, que je prends possession de ma chambre, une pièce sommaire aux murs de pierre rose, légèrement bombés comme des paupières fermées, mais sur le sol un tapis d'Orient avec un labyrinthe indéchiffrable et, sur le cuir d'une petite table, un miroir inoubliable. Imaginer que je cours sur le balcon pour découvrir à l'est, au-delà de la ville, surgissant du désert de terre, de pierres et de neige, l'éclat diamantin du monument.

Et alors — c'était hier, avant-hier et aujourd'hui —, perché au-dessus des hommes et de la réalité, je laisse mon espoir et ma faim bondir vers les cimes étincelantes, je franchis le cercle des gardiens, les escaliers innombrables, un battement profond, qui est le cœur du monument, remue l'espace où j'ose avancer, où déjà, parce qu'aveuglée de lumière, mon imagination renonce.

Quatre saisons se sont écoulées, qu'un homme plus sage ou plus pressé oublierait, mais comment pourrais-je ne pas voir chaque jour mon appareil-photo, mes boîtes de films et de lampes, mon bloc-notes sans rien d'autre que ces lignes, comment pourrais-je ne pas, chaque jour, me poser cette question : qu'est-ce que le monument ? D'un côté, ce matériel et ma mémoire ; de l'autre, une action sournoise, incompréhensible

du temps, du paysage, de la ville et de ses habitants, pour me faire partir, abandonner. Bien entendu, l'insomnie m'apporte ses solutions de vent : pendant le jour, je pourrais tracer secrètement le chemin qui conduit au monument et, quand enfin les maisons se referment et se taisent, j'irais, je réussirais !

La nuit, de mon balcon, je n'aperçois plus le monument ; son éclat de jour presque insoutenable, fait de milliers de lampes ou de quels miroirs ou métaux, semble avalé par le noir du désert, englouti par une mer silencieuse... La lune n'éclaire rien : plus elle croît, plus les nuages prolifèrent, jusqu'à la pure obscurité. Au déclin du jour, d'inexplicables distractions m'empêchent d'observer l'«extinction» du monument : il est là, tout étincelant, les ouvriers comme des fourmis travaillent aux escaliers, ils sont parfois à portée de ma voix, et soudain — est-ce que je me suis assoupi, est-ce que je me suis détourné pour contempler au loin l'étagement brun de la ville, évaluer la distance qui m'en sépare ? —, soudain, le monument n'est plus visible, les cars nous emmènent, les ouvriers et moi, à travers la nuit, sans phares, avec de violentes embardées plus insoutenables que des injures.

Je connaissais ce genre de véhicule. Pour accéder au plateau le plus élevé, ce vaste désert caillouteux avec, à l'ouest, sur un plan légèrement incliné, la ville en amphithéâtre, j'avais dû voyager dans un de ces cars. Des courants d'air glacés sifflaient à travers les trous de la carrosserie comme des avertissements exaspérés à mon adresse. L'allure démente de cette carcasse m'inquiéta surtout à cause de mon matériel que je tins acrobatiquement enveloppé dans des pullovers pendant douze heures de voyage. Tandis que les villages et les terres semblaient se dessécher, jaunir à mesure que nous montions, que nous perdions bientôt de vue les carrés noirs des tourbières, apparurent au bord de la route, et plus loin sur les pentes, parmi les touffes couchées des herbes, les premières petites dents blanches et brillantes de la roche, soudain confondues avec de la neige, car voilà que la neige, sèche aussi, étrangement distante du ciel, venait à notre

rencontre. Je regardais tout avec avidité. Les prémices plutôt hostiles, le froid, les secousses, des voyageurs muets qui avaient refusé de partager mes provisions, et cet horizon comme inatteignable, qu'était-ce à côté de mon projet grandiose ? Je tâtais sous la laine mon appareil-photo : après son témoignage, qui douterait encore de l'existence du monument ?

Le car filait au milieu du vent toujours plus vite, déchirant et mugissant, mon rêve avançait, des forêts givrées montaient avec la vallée, couleur d'argent, lourdement oscillantes dans le vent. Au cours de l'après-midi, un rapace de grande envergure vola si près des vitres que je pus admirer son col de plumes immaculées, son œil très brillant : celui-là pouvait contempler le monument sous tous ses angles, mais patience, mon tour viendra, pensai-je... Je n'avais pas fermé les yeux une seconde, j'avais juste imaginé les ailes festonnées de l'oiseau ondoyant au-dessus du monument et, brusquement, comme après un saut à travers l'espace, nous étions déjà sur le plateau, jetés dans un autre monde, à la fois plus vaste et plus pesant. Le ciel roulait de puissantes colonnes d'étope noire, un étroit et unique bandeau de lumière blanche courait au fond de l'horizon et, plus près, au bout de la route, la ville prenait corps. La neige me sembla légère, étrangement veloutée parmi les blocs de karst qui couvraient le sol comme les vestiges écroulés d'antiques monuments. Je sentis alors que l'aventure me tenait en elle, féroce et imprévisible.

Quelques jours plus tard, je fis les démarches nécessaires auprès des autorités pour obtenir l'autorisation de visiter et de photographier le monument. Je me heurtai à toutes sortes de réticences, un escalier circulaire était précisément en construction autour du monument, et je ne pouvais dépasser un certain barrage de cordes, à cent mètres du chantier. On me parla de mesures exceptionnelles, de mes opinions philosophiques, de certains oublis graves qui m'auraient conduit ici. Je fus troublé, mais nullement désespéré : la connaissance progressive du monument signifiait d'autres matins d'espoir, d'autres interroga-

tions fascinantes, et puis, j'aimais assez attendre, ces premiers jours, ces premières semaines, comme si... attendre allait devenir ma principale activité, un passe-temps à figoler, mais cela, je ne le savais pas encore.

Il se peut que j'aie utilisé les premiers temps à oublier ou du moins à rendre étranger mon passé : si ma mémoire fouille encore parfois du côté d'une certaine rue de la capitale, c'est avec négligence et pour ne ramener que l'odeur précise d'un biscuit aux épices et la vision d'une chambre : une table ovale couverte de livres, un homme qui soulève le rideau bruissant d'une fenêtre et, peut-être, oui, l'image d'une place carrée avec des autobus verts et des pigeons. Ces choses lointaines ne m'inspirent aucun regret, aussi n'en parlerai-je plus. Maintenant, maintenant que le chemin parcouru en quête du monument n'est plus seulement une suite de paysages et de vent, mais cela et encore une année d'attente, je dois chercher dans le silence de la cité et l'inhumaine distance du désert, déjouer les pièges des hommes et du climat, résister de toutes mes forces à l'étrange fatigue qui parfois me cloue plusieurs jours au lit. Mon énergie vit et meurt comme les nuages.

Un soir d'été, je me couchai dans un pli de terre et j'attendis le départ des cars. La nuit tomba d'un coup sur le désert avec ses maisons de sable et de chaleur où j'aurais pu me perdre. Mais je tenais une corde du barrage entre mes mains et, derrière, en droite ligne, s'étagait l'escalier, l'escalier qui devait forcément finir quelque part et conduire au monument. Et là, qu'est-ce que tu imagines ? me demandai-je. Je détachai de mes mains des éclats de roche et me tournai dans le noir en direction de l'Orient. Le monument m'envoyait une rumeur lointaine, un piétinement léger roulant et déroulant ses chemins autour du captif. Je me souvins des grands oiseaux du désert et tins un instant mon visage levé vers le ciel. Rien, je n'imaginais rien, parce que prévoir l'aspect du monument n'était pas à la portée de mon esprit. Je franchis les cordes. Les jambes pliées comme des pattes de crapaud, je rampai vers l'inconnu. Je me traînai sur une

distance interminable, le cœur serré : j'entendais la boîte de mon appareil-photo heurter les pierres. Je me traînais et j'éprouvais le sentiment d'une victoire plutôt humiliante : à cause de quelques hommes dont le destin était de construire un escalier infini autour du monument, et par là même de couper aveuglément mon propre destin, ma rencontre avec le monument se ferait dans la sueur et les tâtonnements. Peut-être avais-je rêvé, autrefois, d'une plus idéale et glorieuse progression vers la lumière, car mon obscur cheminement me parut soudain désespéré, et je pensai que les événements de la nuit pouvaient rester éternellement secrets, terriblement indépendants des choses du cosmos : si le lendemain matin ne me montrait pas debout sur quelque partie du monument, rien ni personne ne sauraient ensuite affirmer que j'avais foulé l'espace interdit. Avec un sanglot, je cherchai la pierre régulière d'une marche. J'avais finalement abandonné mon appareil, je me relevais parfois pour courir, et je crois que je criais pour explorer le désert. Mais seuls m'accompagnaient les piétinements d'une troupe lointaine et circulaire, le bruit du désert nocturne. Plus tard, beaucoup plus tard, je me couchai le dos sur les pierres et j'espérai une petite ouverture du ciel, une petite exception pour m'orienter. Je dus m'endormir. Je rêvai de jeux enfantins avec un éléphant blanc, puis de grands ciseaux furent entre mes mains et je coupai mes jambes au-dessus des genoux : quelle distraction, pensai-je, peut-être irréparable !

Aussitôt mon rêve et ma solitude impossible cessèrent, je me retrouvai étendu sur mon lit, entre les murs de pierre rose, entouré de personnages auxquels le soleil déjà haut, entrant par la porte ouverte du balcon, donnait un relief irréfutable. On m'expliqua que le soir précédent, ou plusieurs soirs auparavant — je ne pus jamais le démêler —, j'étais tombé du marche-pied d'un car, sur le chemin du désert à la ville. Un des hommes, visiblement un des ouvriers du chantier, avec cette peau recuite et ce visage vide qu'ils ont tous, balançait sous mon nez l'étui sale et bosselé de mon appareil-photo. Je n'eus pas le courage de les

questionner. Je pensais avec terreur à mes blessures aux genoux et aux mains.

Pendant la première saison, la lenteur et le secret des travaux ne m'inquiétèrent pas. Après une journée d'attente derrière le barrage de cordes, à fixer dans le ciel la présence fuyante du monument — comme si toute la lumière du jour était rassemblée dans cette masse aux contours indéfinissables, comme si des porteurs innombrables de miroirs ou de coupes brillantes circulaient sans cesse dans des labyrinthes de terrasses, de tours et de galeries —, j'allais manger dans un restaurant de la cité, de préférence un de ces endroits semblables aux cars par le mutisme des clients et cette impression d'être embarqué pour un voyage au but imprévisible.

Je pensais alors à la forme que prendrait l'escalier.

La moindre surface délimitée sur la nappe en papier (j'affectais alors les hexagones et les dodécagones) ne restait pas longtemps plane : elle se développait en une troisième dimension hardie, avec des vis, des descentes et des montées vertigineuses, des torsions, des trappes, des degrés larges comme des terrasses ou réduits à leur seule arête. Puis je dessinais un cercle ; chaque marche contenait la largeur du désert ou s'allongeait en une piste concentrique à cent, mille autres pistes... Je pensais aussi à mes investigations du jour quand, déjà fortement secoué par les chaos du voyage, je sautais du car sur le sol caillouteux, devant une baraque en fer-blanc qui abritait les gardiens : le désert inhumain me commandait de rester tranquille, mais je filais à droite ou à gauche pour tenter de découvrir la forme de l'escalier. Je marchais parallèlement au barrage de cordes, si loin du trafic des bennes et des hommes du chantier, si loin de l'escalier convoité, que la peur panique de l'espace me jeta parfois à terre, le visage dans une petite ombre. Puis je repartais, et je finissais par atteindre une autre baraque de tôle, identique à celle du matin, ou celle-là même, je ne sais pas. Un soir que j'y repensais, cette idée m'est venue : l'escalier n'est ni circulaire, ni hexagonal,

ni dodécagonal; il forme un capricieux, incalculable rempart à travers le désert. *Et sa forme n'a pas d'importance.*

Ce soir-là, j'errai plus longtemps dans le dédale des rues. J'imaginai au-dessus de la ville et du désert une mer clapotante et charnelle. Quelque part, le monument plongeait ses cimes dans l'eau noire, son mystère me touchait l'épaule brusquement, tendrement : alors je me retournai en sueur, j'aurais voulu courir en hurlant dans des salles immenses, avaler la lumière, l'espace, le noir, courir, rouler, mordre, quelque chose d'infiniment grand marchait autour de la terre, me regardait gigoter, penchait trop près sa ressemblance de tigre et parfois un clapotement de mer...

Mer, tigre, géométries, qu'êtes-vous devenus ? Aujourd'hui, le froid occupe la ville, le désert et mon esprit. Le monument brille toujours et mon désir de l'atteindre se durcit. Je SUIS ce désir. Je ne le comprends pas. L'ai-je jamais compris ? Plus rien de léger ne flotte autour de lui. Les choses se figent, j'ai l'impression parfois que certaines images se répètent pour me donner l'illusion de l'éternité : j'ai d'ailleurs écrit ce mot — éternité — sur un bout de papier épinglé au-dessus de mon lit, dans l'espoir d'y voir un peu plus clair, mais je pense que ce mot lui-même participe de l'illusion, que mon esprit le projette pour cacher mon impuissance.

Maintenant, après les grandes heures d'attente au bord du chantier, j'écris chaque soir un résumé plus concis des faits, et j'en arrive à ceci :

l'escalier est une simple addition de marches ;

l'escalier s'élève face à l'est ;

ses degrés montent un peu plus haut que l'horizon et derrière dépasse le monument, loin, à trois ou quatre kilomètres ;

les ouvriers ressemblent à des fourmis et les oiseaux privilégiés à des voiles claquantes dans le ciel ;

le monument apparaît, sur des photos que j'ai prises malgré l'interdiction, comme une gerbe lumineuse et subtilement mouvante ;

au nord et au sud, la ligne de l'escalier s'incurve légèrement vers l'intérieur et le terrain se hérissé de roches infranchissables.

Demain, je renouvellerai les démarches que j'avais entreprises à mon arrivée. Les mêmes corneilles accompagneront-elles le même homme ? Ce soir, je pense pour la première fois aux ouvriers, comme si nos existences allaient bientôt devoir se séparer : que peuvent-ils faire à cette heure, emmitouflés dans leurs vestes fourrées, silencieux ? « *Quelles fourmis infatigables, quelles fourmis creusent ici cette prison de la lumière qui évide le temps, et fait de ses tunnels un énorme château de voûtes et de chaînes... L'on dit qu'ils ont fait du néant un temple imaginaire qui ne peut plus mourir.* » Seghers a descendu les escaliers habités de Piranese, son souvenir me nargue avec ses ombres, ses palais étrangers et morts ! Ici, les escaliers sont de vrais escaliers de pierre blanche, qui montent, montent dans le désert attentif, vers l'Orient éblouissant, vers ce que j'ignore.

Pour la seconde fois j'ai rêvé de l'éléphant blanc. C'est une bête immense, mais également le monument, brillant, antique. Nous jouons, mes mains voltigent autour de ses pattes. Ma peur dit qu'il suffit de sourire, jouer, séduire, et je continue à le faire. Ma peur prétend que mon ami l'éléphant pourrait ne plus sourire, pourrait m'écraser.

J'étais devant l'immeuble où se trouvent les bureaux des ingénieurs quand soudain je me suis arrêté : voilà une jolie place avec des pigeons, des bus verts, me dis-je. *Une place carrée que traversent des autobus verts et des pigeons.* Je m'appuyai à la façade et je regardai : qu'est-ce qui m'étreignait le cœur, m'enfonçait dans les yeux ces couteaux brûlants ? Une petite place dans la ville... une petite... silence. Fermer les yeux. Mais alors mes oreilles se sont emplies de bruit, grincements balancés des gros pneus, rumeurs, voix, piétinements. Je pensai : maintenant, cours vers le désert, va jusqu'au bout ! Tu tiens une arme entre tes mains, tu dévales les ruelles, ton manteau claque dans le vent. Et

je me remis à marcher plein de peur, dans une direction inconnue. J'aurais dû demander de l'aide aux passants ou chercher dans le ciel la preuve des rapaces, mais j'étais bel et bien entraîné ailleurs, loin de la petite place dont l'image pourtant continuait à m'étreindre, à m'avertir... Cours, pensai-je encore, les gardiens sont de gros ours endormis dans leurs fourrures, tu les abats sans t'arrêter, ce bruit, ce bruit vient du vent froid dans ta gorge et là-bas surgit la blancheur de sel de l'escalier...

Au coin d'une rue, un souvenir aigu me frappa ; je levai la tête et mes yeux tombèrent sur un écriteau : je lus : « Rue de la Place ». Ce n'était pas un souvenir. La vision lointaine du monument sembla bondir d'une eau trouble et me sauter au visage, puis elle disparut, et cette réalité qui ne cessait de me harceler depuis le matin parvint enfin à se glisser dans ma conscience : j'étais devant ma maison et, bien sûr, bien sûr, j'allais monter les escaliers et rentrer dans l'appartement.

Sur la table ovale reposent des livres qui contiennent peut-être dans leurs pages la réponse à ma question : qu'est-ce que le monument ? Je les ouvre au hasard ; à quoi d'autre qu'au hasard me fierais-je encore ?

La nuit, je poursuis un rêve dans lequel un homme qui me ressemble court dans un désert de pierres et de neige. De vastes oiseaux circulent dans le ciel. L'homme progresse lentement et l'hiver semble s'éterniser, mais puisque d'autres saisons l'ont vu guetter au bord du chantier, puis, quand les gardiens furent tués, avancer chaque jour un peu plus en direction de l'orient, il est permis de penser que le temps n'est pas immobile. Déjà, à la distance d'un cri, s'érigent en tour les degrés scintillants de l'escalier. Et après ? Parfois mon imagination se refuse à poursuivre, car elle croit que le monument est comme la mort, inévitable, et peut-être la mort elle-même. Pendant ces flottements, j'introduis dans mon rêve, pour ne rien précipiter, des éléments qui ont donné des preuves de longévité : le biscuit aux épices, les bruits de la rue, l'odeur d'hyène de ma femme de ménage, un

rhumatisme aux genoux. Je sens d'ailleurs que bien des événements doivent encore se glisser dans l'espace inexploré du désert. J'y arriverai grâce au rêve, qui sait créer des mondes cohérents, et grâce aux livres, qui sont également des rêves.

Rose-Marie Pagnard